

Tournage

La romance du cinéaste

L'Ange noir de Robert Favreau

André Lavoie

Volume 10, numéro 3, avril-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1991). Tournage : la romance du cinéaste / *L'Ange noir* de Robert Favreau. *Ciné-Bulles*, 10(3), 44–47.

La romance du cinéaste

par André Lavoie

Il régnait sur le plateau de **l'Ange noir** une étonnante atmosphère de calme, de respect et une collégialité très grande entre les membres de l'équipe. Avec un souci du détail et beaucoup de patience, Robert Favreau fait reprendre, pour la cinquième fois, une courte scène intimiste entre Émile Nelligan (Marc Saint-Pierre) Arthur Bussière (David La Haye) et Ernest Martel (Guy Jodoin). Il faut étoffer un geste, retrouver un rythme, peaufiner une petite musique dans la voix des acteurs pour que la poésie se fasse entendre et prenne la place qui lui revient de droit.

La scène se déroule dans un décor de mansarde dénudée à l'extrême, misérable. Les personnages, à part Nelligan dans son costume impeccable, portent des vêtements en lambeaux. Le poète offre un peu de nourriture à ses amis qui n'ont pas mangé depuis des jours. Ernest Martel s'active à répandre ses couleurs sur sa toile, lui-même vert de jalousie de voir Bussière, son amant, enflammé par la présence de Nelligan. Ceux-ci causent poésie et échangent des textes. La vraie vie de bohème, sur fond de XIX^e siècle. Mais le charme nostalgique du passé se brise sur un « Coupez » brutal.

Un poète à l'écran

Dans **Lamento pour un homme de lettres** de Pierre Jutras, Jean-Louis Millette, également de la distribution de **l'Ange noir**, présentait une courte mais émouvante interprétation du poète Émile Nelligan, la seule peut-être dans tout le cinéma québécois. Nelligan n'en demeure pas moins un personnage qui fascine. Depuis bon nombre d'années, artistes, écrivains, historiens et dramaturges ont interrogé la vie, l'œuvre et l'époque du poète.

Il y a eu l'émouvant récital de Monique Leyrac (suivi d'un disque) qui interprétait les poèmes de l'écrivain sur des musiques d'André Gagnon. Les dramaturges Normand Charette (**Rêve d'une nuit d'hôpital**) et Armand Laroche (**Nelligan Blanc**) se sont égale-

ment inspirés de la vie de Nelligan pour en proposer une vision personnelle. On retrouve plusieurs ouvrages biographiques et critiques, dont **Nelligan est-il fou ?** de Paul Wyczynski, et la nouvelle réédition de luxe des **Poésies complètes** publiée chez Fides en 1990. La dernière création, l'opéra romantique **Nelligan** écrit par Michel Tremblay sur une musique d'André Gagnon et mis en scène par André Brassard, puisait sa matière première dans la vie du poète. L'œuvre produite par l'Opéra de Montréal à l'hiver 1990 et rediffusée à la télévision de Radio-Canada en décembre de la même année, a également été endisquée. Toutes ces réalisations autour de Nelligan couvrent plus d'une décennie et le film de Robert Favreau, qui signe ici son troisième film de fiction, participe de cette fascination qu'exerce toujours le poète.

La production de **l'Ange noir** ne s'est pas faite sans peine. Depuis le début des années 80, les scénaristes Aude Nantais et Jean-Joseph Tremblay caressent le rêve de voir la vie d'Émile Nelligan portée à l'écran. Ayant accumulé des caisses de documents sur le poète, sur l'École littéraire de Montréal et le Québec d'alors, ils proposent un scénario à Radio-Canada. En 1983, le cinéaste Denys Arcand, qui travaillait sur des films de commande (**le Crime d'Ovide Plouffe, Empire**), collabore discrètement à l'élaboration et à l'écriture du projet.

Depuis lors, les projets autour du scénario de Nantais et Tremblay se sont multipliés sans qu'aucun n'aboutisse réellement. On a parlé d'une mini-série de plus de 5 millions de dollars sous les auspices de Claude Héroux, qu'on a par la suite transformée en téléfilm avec un budget considérablement réduit. Il y eut aussi un projet de docu-fiction, que devait tourner Michel Moreau, mais qui est resté sur les tablettes.

En 1989, les producteurs Gérald Ross et Robert Sesé s'apprêtaient à concrétiser le projet de téléfilm lorsque sont apparus la productrice Marie-Andrée Vinet et le cinéaste Robert Favreau ; le budget du projet a été triplé (de 900,000 à 2,7 millions) et le téléfilm s'est transformé en un long métrage de fiction destiné au cinéma.

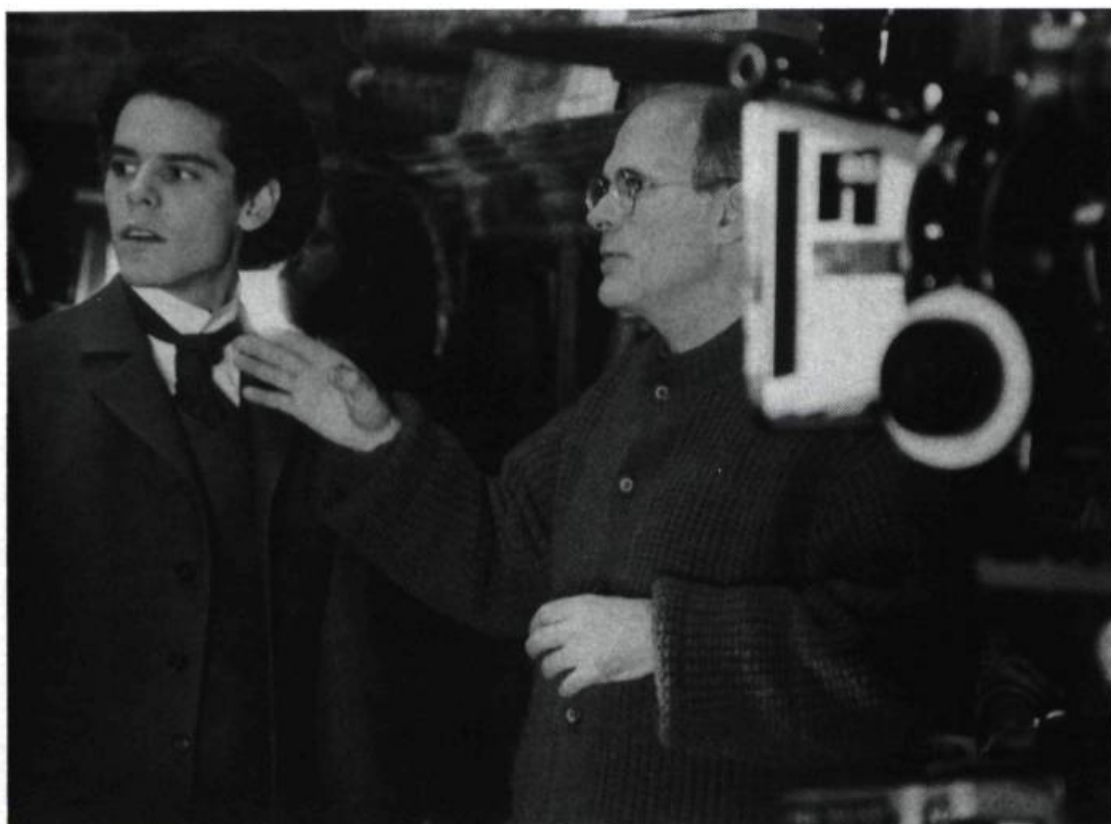
Robert Favreau : de la bioéthique au poétique

L'arrivée de Marie-Andrée Vinet et de Robert Favreau a coïncidé avec la sortie de **Portion d'éternité**, et le succès de ce film a donné du poids à leur intervention. Robert Favreau avait donc carte blanche pour

Filmographie de Robert Favreau :

- 1972 : *C'est pas l'argent qui manque*
- 1973 : *les Jeunes Scientifiques*
- 1975 : *le Soleil a pas d'chance*
- 1977 : *les Exclus*
- 1980 : *Corridors* (coréalisé avec Guy Dufaux)
- 1980 : *Pris au piège* (coréalisé avec Guy Dufaux)
- 1982 : *les Chocs de la vie*
- 1984 : *les Coulisses de l'entraide* (coréalisé avec Michel Moreau, m.m.)
- 1986 : *la Ligne brisée* (c.m.)
- 1986-1987 : *Pour tout dire* (série de sept courts métrages de fiction)
- 1989 : *Portion d'éternité*
- 1991 : *l'Ange noir*

Tournage : l'Ange noir de Robert Favreau



Marc Saint-Pierre et Robert Favreau (Photo : Véro Boncompagni)

que cette commande devienne une œuvre où sa personnalité et ses préoccupations seraient plus prégnantes. Le cinéaste, de concert avec les scénaristes, a effectué un travail de réécriture qui s'est échelonné sur un période de dix mois. On en a d'ailleurs profité pour décriper ce scénario de téléfilm afin de le rendre beaucoup plus cinématographique.

Plus qu'un simple travail sur la forme, les artisans de **l'Ange noir** ont cherché à réinterroger le mythe d'Émile Nelligan pour en faire ressortir toute la dimension humaine et tragique. On va enfin s'éloigner de l'image stérilisante du poète national pour parler d'un homme dominé par ses désirs, ses contradictions, sa sensibilité extrême et un milieu familial étouffant. Robert Favreau n'entend donc pas donner une vision édifiante et édulcorée de l'homme et de son œuvre. Il se réjouit de contrecarrer les clichés de l'histoire officielle pour présenter un personnage complexe et ambigu : « Émile Nelligan est un être de paradoxes. Il maîtrise son art avec une formidable aisance, mais, psychologiquement, il est complètement attardé. De plus, sa mère prend une place démesurée et projette sur lui un fantasme incestueux qui le trouble ».

On a donc décidé de suivre des pistes jusque là peu explorées tout en se permettant quelques libertés historiques. Il sera ainsi question de cette relation trouble entre Nelligan et sa mère Émilie (Lorraine Pintal). On sait que l'ambivalence a toujours caractérisé leurs rapports même si l'inceste n'a jamais été démontré. Même chose pour l'homosexualité latente du poète que rien ne confirme historiquement. Bien sûr, à cette époque de l'histoire du Québec, la sexualité était un sujet tabou, à plus forte raison l'homosexualité.

Robert Favreau est bien conscient de la précarité de ces interprétations et du contexte dans lequel il les inscrit. Son film plonge dans le Québec du XIX^e siècle, une société dominée par le clergé et l'élite anglophone. Cette époque était marquée au fer rouge de l'idéologie judéo-chrétienne, et la bourgeoisie, dont la famille de Nelligan se réclamait, croulait sous le poids des convenances, des images et des étiquettes. C'est pourquoi le cinéaste optera pour un ton et une manière nuancées, en demi-teintes, afin de suggérer les émotions et les tourments intérieurs de ses personnages. Pas question de tomber dans le mélodrame ou le scabreux. Avec les acteurs, Favreau travaille un

« Avec la romancière Francine Noël, on travaille sur un scénario qui se déroule dans le milieu du jeune théâtre d'essai à Montréal. L'idée originale vient du livre **Frankenstein ou les délires de la raison** de la psychanalyste française Monette Vacquin sur Mary Schelley (1797-1851), créatrice du mythe de Frankenstein. Elle et son mari, Percy Schelley, sont en quelque sorte les enfants de la génération du **Siècle des Lumières** où l'on prêchait, entre autres, la liberté sexuelle. Survient l'épidémie de choléra qui a ravagé toute l'Europe... Parallèle intéressant avec la génération née en 1970 et qui est maintenant aux prises avec le sida. Ce sera donc une transposition du personnage de Mary Schelley dans le Québec d'aujourd'hui. Le projet s'intitule **Rachel**.

« Je travaille aussi sur un autre projet, celui-là depuis longtemps, un thriller intitulé **Imago** et coscénarisé avec Raymond Legault et Robert Toupin. Après avoir terminé **l'Ange noir**, je vais compléter la dernière version de ce scénario. »
(Robert Favreau)

Tournage : l'Ange noir de Robert Favreau

*Devant deux portraits
de ma mère*

*Ma mère, que je l'aime en ce
portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle
était jeune fille,
Le front couleur de lys et le
regard qui brille
Comme un éblouissant miroir
vénitien !*

*Ma mère que voici n'est plus du
tout la même ;
Les rides ont creusé le beau
marbre frontal ;
Elle a perdu l'éclat du temps
sentimental
Où son hymen chanta comme
un rose poème.*

*Aujourd'hui je compare, et j'en
suis triste aussi,
Ce front nimbé de joie et ce
front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense
au couchant des années.*

*Mais, mystère de cœur qui ne
peut s'éclairer !
Comment puis-je sourire à ces
lèvres ?
Au portrait qui sourit, comment
puis-je pleurer ?*



Lorraine Pintal (Photo : Véro Boncompagni)

jeu où tout doit passer par un regard et un simple geste. Cette approche exige donc un temps de répétition important, en particulier pour Marc Saint-Pierre, encore étudiant à l'option théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe, qui défend le rôle de Nelligan. Lorraine Pintal et Yannick Auer ont aidé le jeune comédien à approfondir le personnage et les émotions fortes qu'il doit exprimer : adoration pour sa mère, fièvre créatrice, attirance pour Arthur de Bussières, répulsion vis-à-vis de son père.

La reconstitution d'une époque

Favreau doit également s'appliquer à rendre palpable cette époque. Il s'agit de présenter une société à la jonction entre deux siècles, le XIX^e et le XX^e, et qui se transforme progressivement. L'électricité commence timidement à s'implanter et la plupart des gens s'éclairent avec des lampes à gaz. Les moins nantis se contentaient de lampes à l'huile ou tout simplement de bougies. Le style victorien, avec tout ce qu'il comportait de réserve et de puritanisme, sévissait dans tous les domaines, et le code vestimentaire ne faisait pas exception.

Visuellement, Robert Favreau ne cherche pas à « recréer un musée » ; là également, il se permet quelques libertés avec l'environnement des personnages. Les différents types d'éclairages offrent de multiples variations de teintes et de couleurs. Pour l'image, Guy Dufaux, qui assume la direction de la photographie, s'inspire de la lumière que l'on retrouve dans les œuvres des peintres danois du XIX^e siècle. La directrice artistique, Louise Jodoin, prend ses distances face au style victorien que Favreau ne prise guère. Aux costumes, François Laplante se permet d'adapter légèrement la mode de l'époque.

Pour le support technique, Favreau a réformé, à peu de choses près, la même bande qui avait travaillé sur **Portion d'éternité**. Serge Beauchemin se retrouve de nouveau à la prise de son et Hélène Girard au montage des images. Après les quatre courts métrages d'une série intitulée **Pour tout dire** et, bien sûr, **Portion d'éternité**, Marie Bernard signe la musique de **l'Ange noir**.

L'augmentation substantielle du budget donnait la possibilité au cinéaste d'intégrer des personnages qui avaient été écartés de la version téléfilm, comme Robertine Barry (Andrée Lachapelle), première femme journaliste du Québec, Idola Saint-Jean (successivement interprétée par Dominique Leduc et Andrée Pelletier), pionnière du mouvement fé-

ministe et lesbienne reconnue, et enfin Louis Dantin (Gabriel Arcand) prêtre et grand homme de lettres qui le premier tentera de publier les œuvres du jeune Émile Nelligan. Voilà des figures marquantes autant pour le poète que pour l'évolution culturelle et sociale du Québec. « Des personnages, dit Favreau, d'une grande envergure et véritablement à l'avant-garde dans cette société très rigide et très catholique ».

Le tournage s'est échelonné sur six semaines, en novembre et décembre 1990. Robert Favreau dirigeait environ 50 comédiens dont 12 peu connus au grand écran. Pour rassembler cette équipe, le cinéaste, avec la précieuse collaboration d'Emmanuelle Beaugrand-Champagne, a effectué un travail de casting qui a duré sept mois. Dans la distribution se côtoient des vieux routiers comme Jean-Louis Millette (**Jésus de Montréal**), Denise Filiatrault (**Blue, la magnifique**), Paul Savoie (**Portion d'éternité**), Murielle Dutil (**Salut Victor !**) et Michel Comeau qui, après sa prestation remarquée dans l'opéra de Tremblay et Gagnon, reprend le rôle de Nelligan âgé. Pour les seconds, quelques jeunes loups plus actifs au théâtre comme Luc Picard (**le Vendredi de Jeanne Robinson**), Martin Drainville (**Super sans plomb**) et Jean-François Casabonne (**Chère Clarisse**).

De la Marquise à Émilie

Le pivot de la vie d'Émile Nelligan est sans conteste sa mère, Émilie Hudon, qui le surprotège et l'étouffe dans une relation de totale dépendance affective. Ce rôle clé est confié à Lorraine Pintal (**Onzième Spéciale**) qui mène une carrière prolifique au théâtre et à la télévision. Elle vient également de réaliser son premier film, **Signé Charlotte S.**, scénarisé par Suzanne Aubry, produit dans le cadre du programme Fictions 16/26.

C'est en assistant à une représentation de **Madame Louis XIV**, son spectacle solo créé à la salle Fred-Barry en 1988 puis repris dans le réseau des Maisons de la culture, que Robert Favreau a eu l'idée de proposer à Lorraine Pintal le rôle d'Émilie Nelligan. La comédienne offrait une relecture bien personnelle du personnage de la Marquise de Maintenon, épouse de Louis XIV et femme très dévote. Malgré les siècles, les pays et les conditions sociales qui séparent la Marquise d'Émilie Nelligan, la comédienne voit plus d'un rapprochement entre elles : « Ce sont des êtres à la fois fragiles et déterminés. Elles évoluaient dans des sociétés qui ont étouffé leurs talents. La Marquise de Maintenon vivait dans l'ombre d'un roi, Émilie dans celle de son fils ».

Tournage : l'Ange noir de Robert Favreau



Guy Jodoin, David La Haye et Marc Saint-Pierre sur le plateau de *l'Ange noir* (Photo : Véro Boncompagni)

Lorraine Pintal aborde ce premier rôle avec enthousiasme et découvre les exigences propres au cinéma. « C'est un défi d'être dirigée et de travailler en fonction d'une caméra. Pour qu'une scène soit jugée bonne, il faut obtenir l'accord de toute une équipe, du metteur en scène au preneur de son, du caméraman au directeur de la photographie. Et répéter pendant huit heures une scène de deux minutes où il ne faut que tourner la tête et lever une main, ça demande beaucoup d'efforts de concentration pour rester juste et conserver l'émotion intacte ».

« Verse, (...) verse encore et toujours »

Du côté des producteurs, qui connaissent eux aussi leurs contraintes, l'ambiance n'était pas à la fête. On jongle avec un budget total de 2,7 millions de dollars qui proviennent des trois organismes : Téléfilm Canada (1,5 millions), l'Office national du film (500 000 \$) et Super Écran (100 000 \$). La SOGIC ne participe pas au financement de *l'Ange noir*. Cette absence étonnante représente un manque à gagner de 600,000 \$ au budget prévu initialement.

Selon Marie-Andrée Vinet, « leur refus était sans motif précis et brise un large consensus chez les

institutions face à ce projet ». Mais le tournage s'est déroulé quand même comme prévu ; si la SOGIC était réticente, l'équipe, elle, y croyait. Les producteurs souhaitaient renverser la décision de la SOGIC, sur la foi des *rushes*.

La non-participation de la SOGIC au tournage de *l'Ange noir* suscite des interrogations. Avec *Portion d'éternité*, Robert Favreau a prouvé qu'il savait traiter de sujets difficiles avec intelligence et sensibilité. Le succès public du film, malgré l'aridité de son propos, est très éloquent. Après avoir financé des projets aussi boîteux que *la Fille du maquignon* (Mazouz) et *Cargo* (François Girard), comment les décideurs de la SOGIC justifient-ils leur refus ? Le scénario, leurs propres problèmes budgétaires ? Ou quoi encore ?

Quoi qu'il en soit, malgré les « vents d'automne au loin passant dans le brouillard », le vaisseau d'or piloté par Robert Favreau accostera bel et bien sur les écrans en novembre 1991, en même temps que sortira *l'Office des ténèbres*, un roman écrit par Aude Nantais sur la vie d'Émile Nelligan. On saura à ce moment-là qui doit revoir sa façon de lire un scénario, Robert Favreau ou certains décideurs. ■



Robert Favreau (Photo : Véro Boncompagni)